

Le désir à l'œil

Du même auteur

La parole et l'aliénation

Deux séminaires :

Révision impertinente de quelques concepts psychanalytiques (1988-1989)
et L'aliénation (1990), érès-Arcanes, 2007.

Le médecin face au désir, érès-Arcanes, 2006.

Marguerite D. au risque de la psychanalyse, érès-Arcanes, 2003.

Pulsion de mort, Séminaire 1977-1978, Les Cahiers d'Arcane, 1998.

La jouissance de l'hystérique, Séminaire 1974, Arcanes, 1996.

Boiter n'est pas pécher, Denoël, 1989.

Initiation à la psychiatrie, Masson, 1984.

L'hystérie, le sexe et le médecin, Masson, 1976.

Le médecin face au malade, Dessart, 1968.

Lucien Israël

Le désir à l'œil

Deux séminaires :
« La perversion de Z à A »
et « Le désir à l'œil »

Collection « Hypothèses »

The logo for Érès éditions features the word "Érès" in a bold, lowercase sans-serif font. A vertical line is positioned between the "é" and the "r", with the word "éditions" written vertically along this line.

Arcanes

Le présent texte est la reprise du cours du Professeur Lucien Israël, de 1975 (*La Perversion de Z à A*) et de 1976 (*Le désir à l'œil*), fait à la Faculté de Médecine de Strasbourg.

M^{me} Linette Kuntzel en a alors fait la sténographie et en a assuré la nouvelle frappe.

N'ont été modifiées que la ponctuation, certaines redites et allusions circonstanciées. Ces modifications, ainsi que la bibliographie (qui a été complétée) ont été accomplies en accord avec l'auteur.

Nouvelle édition revue et corrigée

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1936-3
Première édition © Éditions érès 2003
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

1975. LA PERVERSION DE Z À A

Introduction	9
Pas de sexualité sans interdit	23
Les trois positions	35
La <i>Verpönung</i>	47
L'homosexualité est un combat.....	57
Que demande le sujet à l'analyste ?.....	68
Le silence de l'homosexualité féminine	77
La jeune homosexuelle	90
Le défi et l'évitement.....	103

1976. LE DÉSIR À L'ŒIL

« Se rincer l'œil »	119
L'ennui (de ennuyer : <i>in odiare</i>)	134
La fête	148
Une vie sans histoire	162
Le regard $\left[\begin{array}{c} \text{en} \\ \text{d'é} \end{array} \right]$ robe	174
Le voyeurisme n'est pas le négatif de l'exhibitionnisme	187
Ce que l'on voit, on n'a pas besoin d'en parler	199
De l'exhibitionnisme de la femme à l'exhibition du fétiche	214
Les caractères de l'objet fétiche	228
Index	241

1975

LA PERVERSION DE Z À A

Introduction

Il va falloir que je vous donne le temps de lire les textes indispensables à la compréhension de ce qui va suivre. C'est dire que vous aurez besoin d'une bonne quinzaine de jours et, pendant ce temps, il faudra que je meuble les séances en rompant les bâtons plus petits que d'habitude. Autrement dit, quand je vous parle de la perversion de Z à A en tant qu'introduction, entendez qu'il s'agira de causeries à bâtons rompus sur ce que j'ai pu repérer de pervers par les temps qui courent. Ne croyez pas que les pervers soient ceux qui courent le plus vite. Ce sont justement ceux qui vont rester en place, de la façon la plus stable possible et ce sont eux qui nous fourniront nos exemples. Néanmoins, ne perdons pas tout à fait de vue ce qui, dans ces bouts de bâtons, va se révéler...

C'est à deux confrères médecins que je devrai le soutien, l'armature de nos premiers entretiens. Et chacun pourra y décrypter le sceau de l'actualité socio-politique qui lui conviendra et qui de toute façon ne nous quittera pas de sitôt.

J'ai dit qu'il me fallait tenir quelque temps sans entrer dans le vif du sujet, cela vous devez commencer à vous y habituer. C'est dommage d'ailleurs d'entrer d'emblée dans le vif du sujet, quel que soit ce vif, ... ce vif du sujet pour lequel je vous demanderai de lire quelques textes, relativement courts d'ailleurs. Le plus important, celui auquel je me référerai en tout cas dans les premiers entretiens de la façon la plus constante et la plus insistante, c'est le texte de Freud dont le titre allemand se traduit en français par : « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine »¹.

1. Freud S. (1920), « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

L'an dernier deux personnes sont venues me dire : « Vous parlez toujours des hommes ! » C'est en effet un tort que j'ai de commencer par les hommes, un tort à l'égard de la galanterie, mais ça me paraissait tellement plus simple de parler d'homosexualité masculine que j'y ai traîné de façon à différer le plus possible ce que j'aurai à me « faire sortir des flancs » – j'espère que cette « métaphore adamique » est claire – pour essayer de toucher ce que les hommes appellent l'homosexualité féminine.

Ce texte sur la genèse d'un cas d'homosexualité féminine se trouve dans le tome XII des *Gesammelte Werke*². C'est un texte d'actualité. On en a en effet beaucoup parlé dans un ouvrage gynécologique intitulé *Speculum de l'autre femme*³. Vous verrez que ce livre trouvera largement à s'alimenter de ce texte. Je pense d'ailleurs qu'il ne s'en est pas privé. Freud apparemment y étale tout ce que les petits bourgeois de son siècle pouvaient accumuler comme préjugés à l'égard des femmes. C'est évidemment ne pas avoir lu Freud que d'y repérer ce qui pour lui n'est jamais dépourvu de dérision. Ça échappe totalement aux traductions. Il est absolument indispensable (dans les passages incriminés au moins) pour ceux qui ne lisent pas couramment l'allemand, où Freud apparaît petit-bourgeois, réactionnaire, tout ce qui s'ensuit, censeur..., de revenir au texte allemand pour mesurer cette dimension d'humour qu'il introduit chaque fois qu'il fait parler la morale. Vous verrez que dans ce texte la morale est largement encensée. Mais cet encens ne vient qu'après que Freud ait affirmé que, si un époux amène sa femme – faut-il dire chez le ou au psychanalyste, comme au taureau ? – si donc un époux vient amener sa femme au psychanalyste, il peut être sûr, s'il demandait un redressement par exemple, non pas de ses mœurs, mais de sa frigidité, que la frigidité sera bien guérie, mais que ce n'est pas lui qui en sera le bénéficiaire. Cela se trouve en toutes lettres dans Freud. De même, ces parents qui amènent leurs enfants à traiter, si le traitement réussit, c'est ce que dit Freud, on l'oublie trop, aux environs de 1920, les enfants diront davantage encore merde à leurs parents

2. Freud S., « Über die Psychogenese eines Falles von weiblicher Homosexualität », *Gesammelte Werke*, XII, p. 271-302, 1920.

3. Irigaray L., *Speculum de l'autre femme*, Paris, Éd. de Minuit, 1974.

qu'ils ne le faisaient auparavant. C'est donc sous ce thème, sous cette égide, que Freud va faire ensuite défiler la morale de son temps.

Autre texte à lire (je reviendrai à l'homosexualité féminine, elle ne nous quittera pas non plus de sitôt), c'est dans les *Écrits* de Lacan, les « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine ». Ces quelques pages avaient été rédigées, précise Lacan, deux ans avant ce fameux congrès d'Amsterdam dont on n'a jamais rapporté l'histoire, mais dont l'histoire serait à écrire.

« Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine » : il semble que ce texte a maintenant acquis de la bouteille. Quelques analystes par-ci par là se rendent compte qu'en effet il y aurait quelque chose à étudier. Et par-ci par-là on voit des oreilles se dresser car il serait malséant de dresser autre chose en cette matière... de place en place des oreilles se dressent et des bouches s'ouvrent pour proférer quelques vérités sur la sexualité féminine. Ce sont toujours les hommes qui sont à l'avant-garde. Il semble qu'en effet, ce soient les hommes qui se chargent jusqu'à présent de ce thème, ce qui doit avoir le don – du moins je le souhaite – de bien faire rire les femmes, car les vers célèbres de « *La donna e mobile* » sont toujours dérisoires. C'est toujours l'homme qui est roulé. Au plus grand bénéficiaire d'ailleurs des deux...

On attend donc que les femmes se décident à parler de la sexualité féminine. Peut-être cela se produira-t-il un jour et pourquoi pas ici même puisque le futur congrès de l'École Freudienne de Paris aura lieu à Strasbourg. Peut-être serait-ce là le lieu pour présenter ce que la sexualité « marginale » – au sens des Marches de l'Est – aurait à enseigner ?

Et enfin, dernier texte à lire si vous en avez le temps (c'est moins indispensable que le premier), c'est le texte de Freud sur la sexualité féminine à proprement parler.

Ceci dit, je peux essayer d'effleurer la première partie de l'introduction à mon avant-propos, en guise de préface à un préambule... à savoir le Z. Le Z dans lequel, bien sûr, vous aurez reconnu un certain film ou Zorro, selon votre âge... Eh bien, non. Vous n'y êtes pas du tout. Dans les questionnaires à choix multiple, le Z représente encore autre chose qui n'a peut-être pas encore suffisamment pénétré dans les esprits : le Z, c'est, je vous l'ai dit, un de nos confrères chi-

rurgiens touché par la grâce sexothérapeutique, selon St Masters et Johnson, sauveurs d'une certaine humanité.

Qu'est-ce que la sexothérapie ?

Avant de la situer dans une lignée thérapeutique qui exige tout de même quelques connaissances dans ce qui se porte en guise de thérapie – comme on dit vulgairement – il faut préciser non pas l'origine du terme – je crois que c'est Masters et Johnson qui l'ont inventé, mais je n'en suis pas sûr... peu importe d'ailleurs... il est en soi assez grotesque.

En quoi consiste cette sexothérapie ? Eh bien, c'est comme son nom ne l'indique pas, une thérapie destinée à guérir ce que l'on appelle les troubles sexuels. Les troubles sexuels, ça c'est une sacrée découverte. Le jour où on a mis le doigt dessus, on avait d'avance et d'emblée fait la fortune de ceux qui à ce moment-là ne s'appelaient pas encore des sexothérapeutes, mais des sexologues – c'était probablement plus honnête parce qu'ils ne manquaient pas de connaissances, ces gens-là – je pense notamment à des gens comme Magnus Hirschfeld. Les sexothérapeutes, par contre, bien assis sur leur profonde ignorance, confortables, ont décidé de guérir les troubles sexuels qui, pour eux, se limitaient à peu près à trois ou quatre types : les frigidités – vous pouvez les décomposer en autant de variantes que vous voudrez –, les impuissances, les quelques autres troubles mineurs.

Comment les guérir ?

En les attribuant à leur véritable cause, bien sûr : « Si ça ne marche pas, c'est que vous avez peur. »

Peur de vous la faire couper d'un côté, peur d'être perforée de l'autre.

Il suffit donc qu'on fasse un bon cours d'anatomie et de physiologie pour que cette peur disparaisse. Mais on sait aujourd'hui que les cours magistraux ne suffisent pas et qu'il faut y ajouter des travaux pratiques. C'est donc sur eux qu'on compte pour obtenir des résultats. Le problème qui se pose, c'est qu'en effet il y a des résultats et que le monsieur qui commençait à flancher retrouve une nouvelle jeunesse... Madame qui s'occupait trop de sa cuisine retourne à ses draps de lit et tout le monde est content. Comment ça se pratique ?

Ne croyez pas que la science sexothérapeutique ait dit son dernier mot. Elle n'en est qu'à ses débuts. Pour l'instant, c'est encore l'ini-

tiative de quelques individus. Mais, autre livre auquel je reviendrai fréquemment parce qu'en matière de sexothérapie il a tout dit, c'est, bien sûr, *Le meilleur des mondes*⁴. Il a tout dit sur la sexothérapie et surtout sur une collectivisation de cette sexothérapie. Jusqu'à présent, ce qu'on privilégie dans ces sexothérapies ce sont les couples qui battent de l'aile, façon de parler.

Mais le moment est proche où l'on accouplera plusieurs couples. On théoriserà ça sous forme d'ensembles et de sous-ensembles. Et on fera des partitions dans cet ensemble d'ensembles. Nous en serons donc à la sexothérapie de groupe et, où qu'on soit par rapport aux frontières, on pratiquera en le sachant ou sans le savoir, en le disant ou sans le dire, le conditionnement : entendez le dressage... et là encore ce n'est pas par hasard que je me promène dans la géographie. Je vous rappellerai ce que j'ai déjà mentionné l'an dernier et je le répète pour ceux qui ne l'ont peut-être pas entendu, nos voisins d'Outre-Rhin nous montrent le chemin, car les thérapeutes de conditionnement, les thérapeutiques comportementales sont très en vogue. Elles sont appuyées sur des méthodes chimiothérapiques, et lorsque la chimiothérapie ne suffit pas, on a recours à l'amygdaléctomie. Mais faites un petit effort d'anatomie, tout de même : il ne s'agit pas des amygdales de la gorge mais de celles qui se promènent quelque part dans le rhinencéphale élargi du côté de l'hippocampe. C'est celles-là qu'on supprime par des appareils perfectionnés, des appareils stéréotaxiques. Et c'est ainsi qu'on prépare les gens pour le conditionnement. Là aussi il nous suffira de retourner aux premiers auteurs de science-fiction pour retrouver que, bien avant la vogue, ou la vague brève mais marquée et marquante des lobotomies, ils avaient « tripoté » le cerveau humain de façon à le polariser, à le rendre perméable dans un seul sens. C'est ça l'effet des lobotomies, il y a une direction qui ne marche plus. Eh bien, c'est ce qu'on pratique en Allemagne, sur les psychotiques bien sûr. Mais je présume qu'un certain nombre d'entre vous ont des psychiatres parmi leurs relations, et ils pourront voir que le diagnostic de psychose n'est pas toujours facile à établir. Il n'est pas écrit jusqu'à présent qu'une psychose ne soit pas réversible, qu'une psychose ne puisse pas devenir une

4. Huxley A., *Le meilleur des mondes*, Plon, Press Pocket n° 1438, 1932.

névrose. C'est donc dans ces états dits psychotiques et donc aussi dans quelques états marginaux que l'on pratique ces interventions stéréotaxiques à la suite desquelles le sujet est parfaitement dressable et conditionnable. Il n'est même plus que ça.

Vous voyez que les chemins à parcourir par la sexothérapie conquérante sont encore riches de possibilités.

Je reviens à notre ami X. qui étale sa philosophie de l'érotisme dans les colonnes d'un manuel, c'est bien comme ça qu'il faut désigner ce périodique que j'apprécie beaucoup par ailleurs, sans doute à cause de cette allusion artisanale, à savoir « Lui ». Je pense que je n'ai pas besoin de vous en conseiller la lecture, vous devez la pratiquer abondamment et vous y aurez donc découvert une interview de notre confrère dont la philosophie se rapproche de celle d'un autre penseur profond qui se cache sous le masque d'un certain... Bérurier. Cette philosophie prend aussi sa source dans ce souffle qui vient de l'Est et qui dans ses remous lointains nous rappelle que c'est là également qu'arrivèrent les derniers remous d'une philosophie qui présida à l'érection de ce qu'on a appelé les *Lebensborne*. Et ce qu'on nous a raconté tout récemment dans les journaux de ces *Lebensborne* est évidemment une forme édulcorée pour Européens fédéralistes. Leur fonction ne consistait pas simplement à récupérer les petits enfants à couleur aryenne dans les pays conquis de l'Est, mais de s'en servir pour la production d'une race pure. Et je ne vais évidemment pas rater l'occasion d'une première digression sur la race pure.

À quoi ça sert la race pure ?

À vendre très cher des chiens. À obtenir des prix dans les concours d'élégance canine, ce qui a nom s'encanailler (s'encanailler, qui vient, non pas de *canis* mais de *cane*, canaille étant un mot italien, les Romains n'ayant pas franchi ce pas).

S'encanailler donc avec des éleveurs de chiens ou autres dresseurs de chevaux, prétexte derrière lequel se développent les effets et méfaits de la race pure. Si j'ai introduit les dresseurs de chiens et de chevaux de façon apparemment gratuite, c'est que j'ai eu la chance d'assister, dans l'une des dernières émissions de télévision, aux environs de Noël, à l'érection ou l'élection, comme vous voudrez, de Miss France. Si j'avais été du jury, j'aurais été un peu embarrassé parce qu'aucune vraiment n'avait de quoi retenir le regard ou l'oreille.

Éventuellement la main, et encore... Mais ce qu'il y avait d'intéressant, c'était à la tête de cette manifestation, comme dans toutes les commissions agricoles, la présidente. À la voir, si on vous avait dit de la diagnostiquer, on aurait hésité entre la présidente de la Croix-Rouge française, la présidente de l'œuvre du timbre antituberculeux, la présidente des Petits lits blancs, etc. Eh bien, c'était la présidente du Comité pour l'élection de Miss France, et elle expliquait sans rire que, en France, ce qu'on visait, c'était l'originalité. Il n'était pas question de choisir ces demoiselles selon un canon américain ni d'en faire des *pin-up*, mais de les sélectionner selon leur vie intérieure – sa langue n'avait même pas fourché à ce moment-là – selon la culture, très exactement, a-t-elle précisé, pour ceux qui n'avaient pas tout compris. Il s'agissait donc de les sélectionner selon leur culture et on les interviewait. Celle qui avait été choisie précisait qu'en effet elle avait mérité ce choix grâce à sa culture et qu'elle ne voyait pas pourquoi elle serait devenue, du fait de cette élection, une femme-objet, pas du tout.

Le plus drôle c'était encore l'autre qui n'avait pas été élue. Elle racontait qu'elle était aussi blonde que la première et aussi cultivée et qu'elle ne voyait pas pourquoi on ne l'avait pas choisie, elle.

Pourquoi est-ce que je vous raconte ces histoires ? Pour attirer votre regard ou votre oreille plutôt sur un certain usage du langage qui fait croire à quelques gogos et à pas mal d'escrocs, que ce qui se vend sous l'emballage, c'est vraiment ce qui est marqué dessus. C'est-à-dire que ces associations pour l'amélioration de la race chevaline et française fonctionnent vraiment pour l'amélioration de la race.

Pour créer une race pure.

Qu'est-ce qui compte ? Comme dans n'importe quelle partie de chasse, ce n'est pas le moment de la sélection du chien ou du cheval, ni celui où l'étalon choisi va féconder une jument sélectionnée, c'est tout ce qui se passe autour et alentour.

Alors sautons directement de ce cheval à n'importe quelle activité de groupe, où qu'elle soit, aussi bien ici : la parole, dans ses activités de groupe, n'est qu'un prétexte à des tas de choses très agréables mais qu'on n'avoue pas.

Qu'on ne s'avoue pas... peut-être parce qu'on n'y a pas pensé. On ne va pas prendre des choses trop choquantes dès le début. On va se contenter du scoutisme.

Dans le lot, il y en aura bien un ou deux qui auront l'esprit scout. Il faut bien quelqu'un pour faire les corvées, il faut aussi une tête de turc et quelqu'un pour témoigner auprès des parents que tout s'est bien passé.

Mais les autres, les normaux, pourquoi est-ce que vous y allez ? Pourquoi est-ce que vous y alliez ou allez encore, je n'en sais rien, dans ces camps scouts ou autres Clubs Méditerranée où on trouve des gentils membres et des gentils organisateurs ?

Est-ce pour la culture ? Le développement des dix commandements scouts – peut-être y en a-t-il douze ? – ou bien est-ce que c'est autre chose ?

Je ne méprise pas du tout cette autre chose. Ce que je trouve déplorable, et c'est bien la redondance de ce que je disais par rapport à la sexualité féminine, c'est qu'on n'en parle pas et qu'on ne le développe pas davantage. Parce que ça ne peut être développé. Ne croyez surtout pas que tout se tient au niveau de ce qu'a fabriqué la Mère Nature. Ceux qui viendront vous raconter que c'est la même chose, de n'importe quelle façon, avec n'importe qui, envoyez-les à Monsieur X., ça ce sont des clients pour lui. Lui, il ne consomme pas sa marchandise. Il est toujours photographié avec de tout autres produits de consommation.

Autrement dit, le langage est un prétexte. C'est du moins ainsi qu'il se galvaude habituellement et c'est ce langage prétexte qui est à la source de toutes les compromissions.

Pour quitter un peu le scoutisme, je vais en revenir aux sociétés de psychanalyse. Lorsque vous prenez les psychanalystes en société et que vous les faites causer ensemble avant de leur donner à manger, ça se bagarre. Ils ont des tas d'opinions divergentes. Mais prenez le plus affreux des supporters ou des souteneurs de l'IPA, et le plus inconditionnel des lacaniens, saoulez-les, vous avez de fortes chances, après ça qu'ils reconnaissent qu'ils étaient toujours d'accord et qu'ils disaient la même chose en des termes différents. C'est peut-être cela qu'il s'agit d'éviter. C'est l'affirmation : « Nous sommes tous d'accord, nous disons tous la même chose. » Eh bien, non. Ce n'est pas vrai. Nous ne disons pas tous la même chose et la sexothérapie de Monsieur X. n'a rien à faire en tout cas avec l'analyse ni même avec une psychothérapie quelconque.

Je n'ai pas tout dit de la race pure. Cette race pure fait peut-être vendre des chiens très cher ou des chevaux ou des Miss France, mais chacun sait que, sur le plan des « qualités humaines », les chevaux en question ce n'est pas brillant. Les races pures ont des sautes d'humeur. C'est aussi névrosé que leur propriétaire ; ça vous envoie un coup de pied dans la figure sans qu'on s'y attende. C'est vrai pour les chevaux ; ça l'est encore plus pour les chiens. J'espère que chacun a profité des vacances pour bénéficier des chiens de ses amis. On ne voit aucune différence avec les amis eux-mêmes. Les chiens les copient intégralement. Ils sont tout à fait pareils. Insupportables !

Par contre, les races mélangées, ça ne manque pas de charme. Rien de mieux que les Eurasiens, par exemple. Mélangez un Européen avec une Asiatique, ce n'est pas si vilain que ça, n'est-ce pas ? À côté de ça, le plus pur type celtique peut toujours « se broser », ou le Basque avec son béret vissé.

La race pure existe peut-être chez les animaux à condition que ce soient des animaux à reproduction assez rapide pour qu'on puisse suivre cette race pendant un nombre de générations suffisant pour ne pas risquer ce que les éleveurs de chiens appellent la télégonie.

La race pure au niveau humain, ce n'était pas la peine de faire tout ce détour pour y arriver, c'est un fantasme. Mais un fantasme dont on a vu qu'il n'était pas sans effet. Or, il n'a pas été poussé assez loin pour qu'on découvre qu'après ces premiers effets, il y en avait d'autres. Le culte de la race pure c'est évidemment l'extermination de l'autre race. Que l'autre en tant qu'étranger soit exterminé : cela s'appelle la solution finale.

Qu'est-ce qui se passe après ? Qu'est-ce qui se passe après qu'il n'y ait plus d'autre pour être le support d'une altérité ? C'est là que je vous engage vivement à lire ce que Lacan a écrit, justement dans ses « propos directifs », sur la jouissance de l'autre. Vous y repérerez un terme pour le moins surprenant. Je vous en laisse la surprise. Cet autre marqué par une coupure dans la chair, où est-ce qu'il va se trouver une fois supprimé l'autre de l'autre race ? Je vous renvoie à la troisième des « Études de psychologie de la vie amoureuse », à savoir le « Tabou de la virginité »⁵. L'autre incisé, l'autre marqué au

5. Freud S. (1918), « Le tabou de la virginité », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1972.

niveau du corps, c'est toujours la femme. Comme si cette marque était nécessaire à sa reconnaissance.

Ce que cache le culte de la race pure, c'est évidemment la peur, excusez ce terme, la peur de l'invitation que constitue l'autre sexe. Et ceci nous ramène à nos *Lebensborne*, à nos bordels pour élevage de race pure. Ce qui s'y était introduit, c'était justement, malgré tout, malgré le culte de la race pure, la différence des sexes. Car là aussi les femmes étaient pensionnaires comme dans n'importe quel bordel et les hommes étaient transitoires comme dans n'importe quelle ruche. Après, on les envoyait au front. Alors il y a eu un jour un analyste à la fois de génie et fou, Ferenczi, qui a écrit un texte intitulé « Thalassa »⁶. Ce texte, on n'aime pas tellement l'approfondir parce qu'il n'est pas du tout dans la lignée de l'orthodoxie analytique. Il mélange, que ça fait peine à voir, le biologique, le psychotique, le naturalisme, l'idéalisme, les préjugés et les idées toutes faites. Seulement, il insiste lourdement, il répète toujours le même thème, à savoir : pour que la femelle soit fécondée, il faut que le mâle meure. On en trouve des exemples un peu partout au niveau biologique. Mais Freud n'a pas eu besoin de ce recours pour affirmer la même chose : ce que gagne le sujet à être sexué, c'est d'être mortel.

Les « *Sexualtriebe* » s'opposent aux « *Ichtriebe* », aux pulsions du Moi, aux pulsions de conservation. La même chose a été redémontrée par Lacan. Il y a donc là une toute autre dimension à apporter à cette peur qui se traduit au niveau du fantasme de l'analysé par la peur de se la faire couper. Il y a quelque chose qui n'est pas fantasmatisable, qui n'est pas représentable, une menace innommable car personne n'a fait l'expérience de la mort. La mort, c'est toujours celle des autres. C'est cette menace-là qui est liée très exactement, très précisément à la femme.

En résumé, à éliminer les différences de races, on est confronté à la véritable différence dont il est question, la différence des sexes. Monsieur X. se défend d'être un penseur donnant dans la métaphysique. Même s'il ne l'avait pas dit, on s'en serait douté !

Cela dispense de réfléchir, de ne pas être un penseur métaphysique, et d'interroger deux points précis, le premier : qu'est-ce qu'il fait ? et le deuxième : avec qui il le fait ?

6. Ferenczi S., « Thalassa, essai sur la théorie de la génitalité », dans *Psychanalyse III*, Payot, 1924, p. 250-324.

Qu'est-ce qu'il fait ? Quel est le moteur de ses succès théoriques que je ne conteste pas ? Tout d'abord, le fait de mettre à la portée de tout un chacun, à portée réellement de toutes les bourses, un orgasme unifié, gratuit, laïque et obligatoire. Bien sûr, ce n'est pas gratuit, mais peut-être, dans quelque temps, ce sera remboursé par la Sécurité sociale, on peut lui faire confiance, bien avant l'avortement. À chacun son plaisir. Chacun a droit au plaisir, au même plaisir. Et ce plaisir sera décrit dans les termes les plus voisins possibles. On se demande, en lisant les descriptions orgasmiques des sexothérapeutes, s'ils parlent de femmes ou d'hommes. Ce sont les mêmes termes, la même mensuration, les mêmes courbes, les mêmes émissions de sécrétion, les mêmes lubrifications, les mêmes cris, les mêmes positions, pourquoi pas ? Celui qui est dessus vient en dessous, que ça se fasse debout ou couché ou l'un à côté de l'autre. On ne sait plus si on a affaire à une verge ou à un doigt, à une main ou à une gaine. Tout est interchangeable. « Tous unis ». C'est comme ça qu'ils marquent sur les timbres antituberculeux, « tous responsables ». Tous unis contre la tuberculose, tous unis contre la différence, on est tous pareils.

Ce que mon mythe du lacanien et du membre de l'IPA cachait devient plus lisible. Je vous disais qu'une fois cuités, ils étaient convaincus de dire la même chose avec des mots différents. Ces cuités, ça fait tout de même partie des rites matrimoniaux et conjugaux. Vous n'en connaissez pas des petits copains qui ont besoin de leur quart de champagne avant de..., pour que ça se passe mieux ?

C'est là qu'une visée apparaît. On est tous pareils. Mais à quel prix est-ce qu'on est tous pareils ? Je ne veux pas faire de la métaphysique des valeurs. Ce que je demande, c'est comment ça se pratique, par quels tours de passe-passe on fait que des porteurs de différence deviennent identiques.

C'est peut-être un peu plus compliqué que les jeux introducteurs de tout à l'heure.

Un des glissements habituels de la psychanalyse, c'est de confondre deux termes : celui de rivalité et celui de haine.

La rivalité peut se produire entre enfants d'une même fratrie ou d'une même portée. Elle exige une condition, c'est qu'il y ait un juge, c'est-à-dire quelqu'un hors concours comme on dit, qui donne le prix. Nous revoilà dans Miss France Chevaline. Quelqu'un qui

donne le prix, un tiers qui prend la responsabilité de juger, qui prend sur lui ce risque.

Ce tiers permet aux autres d'être tous égaux. « *Eins sein im All* ». Le tiers, en général, on le met un peu plus haut que la mère, sans se rendre compte que c'est simplement une image projetée de cette mère. La haine, par contre, se joue toujours en nombre pair. On est deux ou quatre. Il n'y en a pas trois qui peuvent se haïr en couronne. Il y en a toujours un contre tous les autres, éventuellement, mais pas le triangle.

La relation duelle, la seule, la vraie, c'est la haine.

Ce que fait Monsieur X., c'est de fonctionner comme le tiers, et là aussi c'est une introduction aux perversions comme le tiers voyeur ou le tiers exhibitionniste, le tiers qui sait, qui montre, qui a, le tiers qui prend sur lui la responsabilité de la compétition, qui l'engage, et grâce auquel on ne peut pas perdre parce qu'on peut recommencer aussi souvent qu'on veut. La loi des grands nombres fonctionnera après avoir tiré tant et tant de coups, il y en aura toujours 50 % pour l'un et 50 % pour l'autre... et même, dans les bons cas, il peut y avoir un orgasme pour chacun. Ça c'est l'idéal. Seulement ce trio que je viens de décrire comporte quelqu'un qui joue justement ce rôle de juge. Une mère prend la responsabilité de juger des effets jouissifs pour elle de sa progéniture.

Rappelons-nous ce qu'on a appelé en d'autres termes la névrose familiale. Cette névrose familiale, que fait-elle ? Elle trace un cercle autour des membres de la famille et la haine est rejetée à l'extérieur du cercle. Ceux qu'on veut aimer sont à l'intérieur et les méchants au dehors. Rien n'est assez abominable pour être infligé aux méchants du dehors.

Le tour de passe-passe des sexothérapeutes, des conditionneurs en tous genres, des faiseurs de psychothérapie du comportement, c'est de supprimer l'élément spécifique que nous apprendrons à reconnaître comme le seul support de la seule dimension symbolique : la *Spaltung*, le clivage que Freud appelait le clivage du Moi et qu'il faut peut-être entendre comme clivage du sujet. Ce clivage du sujet fait que l'inconfort et le malaise, « *das Unbehagen* »⁷, traduit par

7. Freud S., *Das Unbehagen in der Kultur*, *Gesammelte Werke*, XIV, 1925-1931, p. 418-506.